HAL open science

Féminisme en Bretagne, la vague ratée

Mélanie Jouitteau

To cite this version:

Mélanie Jouitteau. Féminisme en Bretagne, la vague ratée. 2018. hal-03327944

HAL Id: hal-03327944

https://hal.science/hal-03327944v1

Submitted on 27 Aug 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Féminisme en Bretagne, la vague ratée

par Mélanie Jouitteau

melaniejouitteau@iker.cnrs.fr

traduction et réécriture en français de *Feminism Breizh-Izel: ar wagenn c'hwitet*

publié en breton dans *Ya* 665, 06 mars 2018

numéro édité par Camille Argouarc'h

Fin des années 90 à Nantes. Je prépare la scène pour un fest-noz, en compagnie d'une amie. Un homme, la cinquantaine, visiblement ému, s'approche et nous félicite d'organiser un fest-noz en centre ville, dans un français qui résonne d'accentuations de Basse-Bretagne. C'est vrai que les festoù-noz n'y étaient pas si communs à l'époque. Gagnant en assurance, l'homme nous félicite, nous femmes, d'être assez sages et avisées pour retourner aux traditions d'un temps où les femmes connaissaient leur place. Incrédules, nous cherchons un signe quelconque qu'il cherche à faire une blague. Hélas. Ni blague, ni même attaque, l'homme cherchait vraiment à nous complimenter. Pour lui, aimer les cultures de Bretagne revenait à plaider pour une place traditionnelle pour les femmes bretonnes, et renoncer dans la joie à nos droits fondamentaux. Soyez rassurés, cet homme ne fut blessé que dans… ses espoirs. Considérant d'une part ce qu'il y avait d'écrit sur mon T-shirt, et d'autre part les fait que nous étions dans un centre social autogéré, un squat couvert d'autocollants féministes, je vous propose d'appeler cet homme *Jojot,* en hommage à son manque de jugeote. Jojot va nous accompagner dans cet article pour comprendre le féminisme à la bretonne.

J'ai repensé à Jojot dix ans plus tard, lorsque je suis allée vivre en Basse-Bretagne, et que j'ai cherché à mettre des mots sur les traits particuliers que j'y appréhendais dans les relations genrées et le féminisme. C'est le spectre livide de Jojot qui me bavait dans le cou lorsque j'apprenais le breton, lorsque nos professeurs, qui se trouvaient être des hommes sans exceptions, nous enseignaient que parler breton impliquait d'intégrer, plus qu'une langue, une culture, laquelle se trouvait, je le voyais bien, être saturée d'images d'hommes violents passablement saouls et de bonnes mères les attendant au foyer. Est-ce que ce n'était pas moi, finalement, qui aurais négligé de prendre au sérieux les longues jupes des festoù-noz? Jusqu'où était-il littéral, *Breizh-o-zadoù-kozh*, le 'vieux pays de leurs Pères'*?*

L'intersectionnalité, cette cisaille.

Une fois établie en Basse-Bretagne, j'ai cherché à rencontrer des groupes ou des individues féministes. Partout je retrouvais une même fracture.

D'un côté, je retrouvais des femmes organisées, assez efficaces sur les thèmes classiques du féminisme, mais avec des signes occasionnels assez forts de nationalisme français. Leur mépris des brittophones était assumé, comme si elles connaissaient Jojot personnellement, et n'avaient pas de doute qu'il représentait les femmes brittophones. Il y avait bien sûr des exceptions individuelles, et même des brittophones "embarquées" qui restaient plus ou moins discrètes sur leur bretonnitude, mais pas assez pour imprimer leur marque à l'histoire globale, et elles disparaissaient nettement des représentations. Un exemple parfait de javellisation est le documentaire *Les chevalières de la table ronde (M. Helias)* qui déroule une histoire du planning familial du Finistère. Ce film souligne et magnifie la diversité des classes sociales à la genèse du mouvement, tout en prétendant dans un même souffle que cette genèse se fit sans brittophones, sans non plus de femmes immigrées, ni encore de lesbiennes (ces dernières sont mentionnées une fois comme une présence externe inquiétante, sous une musique de film d'épouvante). Dans un effacement consciencieux des femmes

réelles qui partout ont porté et portent le féminisme dans le monde, une “diversité” de femmes Françaises à la sexualité triée.

De l’autre côté je rencontrais des bretonnes, plutôt isolées, moins organisées, plus jeunes, moins en lien avec leurs aînées féministes et l’histoire des mouvements féministes. Brittophones ou non, leurs classes sociales couvrant le spectre des classes populaires et des petites classes moyennes, elles montraient la culture, les thèmes et les concepts d’un féminisme qui était de mon point de vue celui de ma grand-mère (pour qui j’ai le plus grand respect et la plus grande reconnaissance, sans penser toutefois que sa vision politique est pertinente dans les luttes actuelles).

Cette partition, cette fracture entre féministes, me faisait penser aux féminismes algériens, ou à ceux d’autres pays colonisés, et j’ai commencé à y penser comme à un effet intersectionnel qui va de pair avec le colonialisme. Quand une bretonne cherche à gagner en liberté, elle se heurte à deux forces de résistance. D’un côté elle se heurte aux résistances des hommes de sa culture qui profitent du bas-coût de sa force de travail (s’occuper de la maison et des enfants, écouter, soutenir leur égo, etc. - tâches assignées similaires à celles des femmes françaises), mais en sus elle se heurte aux nationalistes français de gauche ou de droite qui imposent une dé-bretonnisation en prérequis à l’effleurement des fruits universels de l’esprit des Lumières. L’intersectionnalité de ces oppressions est pour une féministe bretonne pire qu’être prise dans une cisaille. Elle ne trouvera pas de soutien des hommes du pays qui protègent leurs privilèges, et pour les pires, iront jusqu’à lui reprocher de collaborer avec les oppresseurs du pays. Elle ne trouvera pas le soutien des féministes françaises qui lui reprochent de se soumettre à des abus d’hommes du pays, argument raciste s’il en est. Il est évident que lorsque quelqu’un.e perd deux fois quel que soit son choix stratégique, ses luttes peuvent prendre un tantinet de retard. Une individue ou une société maltraitée peuvent toujours se rebeller, gagner du terrain et parfois entrer en résilience, mais l’énergie nécessaire n’aura pas été employée à d’autres développements.

Jojot a l’âge de mes parents. C’est la génération des jeunes des années soixante-dix. Dans le documentaire remarquable *Botoù-koad dre-dan (S. Daniellou)*, on voit nettement comment à cette époque l’urgence absolue était la récupération culturelle. Gagner de la liberté sexuelle, oui, se dégager un brin du poids religieux, certes. Mais silence total sur les luttes des femmes pour leurs droits. La réalisation du film n’est pas en cause - il donne la parole à beaucoup de femmes, mais on comprend nettement que les blessures culturelles devaient être soignées avant toute chose, et qu’il était inenvisageable de fragiliser les alliances avec les garçons du pays. Jojot, alors, il fallait s’en faire un camarade, et non pas lui expliquer comment ses sexisteries préparaient pour le pays et ses enfants un avenir funeste.

Dans les métropoles européennes, dont Nantes et Rennes pour la Bretagne, les femmes d’alors sont en train de découvrir leurs forces collectives dans le bouillonnement de la seconde vague du féminisme: on apprend à différencier le genre, entre nos deux oreilles, du sexe, entre nos deux jambes. La dualité genrée, et la co-construction en complémentarité de ces genres, est analysée comme un système économique, dans l’articulation naissante d’un féminisme matérialiste nourri des études marxistes. Les femmes sont-elles une classe sociale, en lutte comme les autres classes sociales? Dans un monde où les choix reproductifs existent, où les femmes peuvent choisir de ne pas être reproductrices de la force de travail, comment analyser le travail gratuit que les femmes “doivent” à la société? L’analyse matérialiste a influencé profondément les voix de ténors du féminisme francophone d’alors: Guillaumin, Delphy, Wittig, Mathieu, Scott… Mais en Bretagne, la seconde vague du féminisme résonnait de loin comme une voix étrangère, sans couleur. Les esprits sont alors restés sur les conceptions essentialistes de la première vague du féminisme, qui pensait Naturelle la séparation entre les genres, eux-mêmes liés intrinsèquement au sexe biologique. Dans ce paradigme, lutter pour l’égalité signifiait valoriser les tâches assignées par la Nature (*Pourquoi mépriser les travaux ménagers! Soyons fières de les effectuer!*). Résultat, en Basse-Bretagne, le poids de l’hétérosexualité, le statut des mères, le poids de la religion du couple nucléaire, l’injonction à la maternité, ou encore l’image du patriarche ont été préservés,

ininterrogés, alors qu'ils s'amenuisaient ailleurs. L'écoféminisme, basé sur un putatif lien privilégié intrinsèque entre les femmes et la Nature, ou le mythe gentillet du matriarcat breton surfent aisément sur cette première vague du féminisme. Le différentialisme essentialiste homme/femme est aussi parfaitement compatible avec un féminisme d'extrême droite, qui propose de longue date l'établissement d'un salaire maternel. Tous signes réactionnaires qui effraient en retour les féministes françaises, et aggrave leurs jojotages.

Ironie de l'histoire, cette première vague du féminisme qui est si répandue en Basse-Bretagne est appelée traditionnellement en anglais *French feminism*, à cause du féminisme essentialiste porté tôt par des artistes françaises comme Cixous, Kristeva ou Irigaray – artistes par ailleurs communément inconnues des bretonnes. Mon intuition est que si les bretonnes gardent leur attachement réflexe au féminisme essentialiste, c'est par besoin de réparation narcissique. Les effets de l'intersectionnalité nous laissent avec un besoin cru de reconnaissance, dans un manque essentiel de représentation de soi qui contraint les termes de la lutte. Se lever et faire porter sa voix sont des actions qui nécessitent de mobiliser des représentations de soi puissantes et multiples, et de telles images ne courent pas les chemins creux pour les bretonnes. On a alors recours à des mythologies déconnectées de nos réalités, comme celle des sorcières, ou du matriarcat breton. Dans ce XXI° siècle, il est encore possible de rencontrer de fraîches jeunes filles glisser dans un sourire de croyantes qu'elles n'ont pas besoin du féminisme puisqu'il y a un matriarcat en Bretagne. Et notre Jojot n'en perd pas une miette, vous imaginez bien.

Dans la vraie vie, est-ce que le planning familial en Bretagne choisit de soutenir financièrement les groupes hors-Bretagne en signe de solidarité car nos besoins sont si petits? Est-ce que le monde du travail brittophone est noyé de candidatures de femmes qui chercheraient ainsi à profiter du haut statut et des hauts salaires donnés en priorité aux femmes en Bretagne? Est-ce que les féminicides en Basse-Bretagne sont moins nombreux que dans d'autres milieux ruraux, en France? Dans la vie réelle, les femmes en Bretagne administrative gagnent 26,6% de moins que les hommes (Insee 2017). Ceux qui "ne voient pas la différence" seront gentils de virer un quart de leur salaire à des assos féministes chaque mois. Dans la vraie vie, il n'y a pas plus de matriarcat en Bretagne que de sabbats de sorcières au parlement breton.

Il se pourrait qu'il y ait effectivement des traits particuliers au genre féminin dans la Basse-Bretagne contemporaine, et plus particulièrement dans les milieux brittophones – nous ne le saurions pas. Où sont les recherches scientifiques sur la place des femmes dans les familles de pêcheurs en Bretagne? Où est la thèse de sociologie sur les relations économiques entre les genres dans l'*emsav* [mouvement breton]? Où sont les artistes, femmes et hommes, si talentueux quand il s'agit d'aiguillonner la société? En l'absence de ce travail, nos luttes féministes restent déracinées: nous avons un avis sur la violence des hommes dans le métro, alors que nous avons à peine de transports en commun, et que les jeunes femmes pauvres en Finistère font du stop pour aller travailler dans les grandes usines de l'agro (avec quelle sécurité pour leurs corps précieux, à votre avis?). C'est quoi la stratégie? Est-ce que nous attendons que les parisiennes pensent à nous? Ce ne serait une stratégie des moins avisées, car il n'y en a tout simplement pas d'exemple historique. Et pourtant, la roue de l'Histoire tourne, avec ou sans nous. L'influence d'études queer *à la Butler* et le féminisme pro-sexe gagne en France, sans qu'en Bretagne ces mouvements ne soient compris dans la continuité des acquis de la seconde vague qui les a générés. Des filles et des femmes qui n'ont pas encore gagné la bataille de la possession de leur propre corps, ni pu apprécier l'étendue et analyser la nature des violences masculines, se voient conseiller par des féministes des modes de libération par la prostitution (le seul groupe féministe brittophone connu s'appelait d'ailleurs *Gast* littéralement 'putain'). Et encore une stratégie qui ne déplaît pas à nos petits camarades, n'est-ce pas. Jojot est de l'âge des clients potentiels, et il trouve vraiment qu'il faudrait soutenir cette "libération".

Il nous manque trente ans à hurler *Mon corps m'appartient! Ni à vendre ni à prendre!* Quand-est-ce qu'on prendra ce temps? Combien sommes-nous, sages et patientes sur nos planches de surf, à attendre cette seconde vague? Quand-est-ce qu'on se découvre des milliers?